



DANIELLE DARRIEUX

DANIELLE DARRIEUX

Danielle Darrieux a dix-sept ans et demi et la voix déjà vedette. Elle est née à Bordeaux et, venue à Paris, se destinait au Conservatoire où elle devait entrer dans la classe de violoncelle. Mais alors qu'elle débute au cinéma dans *Le Bal*, en un rôle de son âge. Toute intimidée, paralysée par « un trac fou » — c'est sa propre expression — elle arriva au studio où était réalisé le film. On l'encouragea, elle prit confiance peu à peu et fit une création exquise, très remarquée du public, de

la critique et aussi des producteurs, puis, que, dès le lendemain du *Bal*, on lui offrait de nouveaux engagements.

Elle tourna ainsi *Coquelicot*, *Le Coffret de laque*, *Le Château des Rêves*, *Chante mon cœur*, *Mauvaise Graine*. Ce dernier film, présenté à Paris, tandis qu'elle tournait *La crise est finie*, lui valut un de ses plus gros succès.

La crise est finie est la première production au cours de laquelle on entendra chanter Danielle Darrieux. Elle possède

une voix fraîche, au timbre délicat, dont le micro enregistre toutes les nuances, sans les amoindrir.

La vraie jeunesse de Danielle Darrieux, son talent de comédienne sensible, sa voix charmante, font d'elle l'interprète idéale de l'opérette et de la comédie musicale.

Simplement, par son mérite, Danielle Darrieux à l'âge où d'autres songent à peine à débiter, s'est imposée au premier rang et compte parmi nos meilleures vedettes.

-- Anna Sten --

L'enfance d'Anna Sten ne fut pas des plus heureuses.

Elle avait à peine abandonné les poupées quand la guerre éclata. Comme tant d'autres, elle eut à souffrir. Ce sont peut-être ces souvenirs qui ont laissé à son beau regard cette ombre de tristesse qui y demeure.

La guerre finie, on lui fit apprendre la danse. Elle joua même de petits rôles dans des tournées de province, mais la mort prématurée de son père bouleversa complètement son existence. Elle travailla pour gagner sa vie et celle de sa mère, malade. Elle le fit courageusement, mais sans jamais abandonner son idée de faire du théâtre.

Enfin, âgée d'à peine quinze ans, elle eut la chance de pouvoir faire ses vrais débuts sur la scène, sous la direction d'un des plus célèbres metteurs en scène russes de l'époque.

Quelque temps après on la fit débiter dans un film. Elle connut le succès et on lui confia d'autres rôles. Son interprétation de l'héroïne du film *La carte jaune* attira l'attention des metteurs en scène allemands. On la fit venir à Berlin et sa carrière continua brillante et la conduisit à Hollywood.

Hollywood si prêt à épier tous incidents de la vie des artistes, a épargné ses critiques à Anna Sten. On dit qu'elle est simple et charmante. Dans sa maison, sur la plage de Santa-Monica, elle vit avec son mari une vie qui n'a rien d'extraordinaire. Elle fait de grandes promenades. On ne la voit presque jamais dans les soirées.

Elle se maquille très peu et aime les robes simples.

Ce qui compte avant tout pour elle, c'est son travail.

C'est elle qui sera l'héroïne prochaine d'un film tiré d'un drame de Tolstoï.

CARL BRISSON ET LE MÉCANO

Grande vedette de la scène et de l'écran en Angleterre, Carl Brisson parle couramment une demi-douzaine de langues.

Quelques jours après son arrivée à Hollywood, il se rendit dans un grand garage de la ville pour faire effectuer à sa voiture une menue réparation. Le mécano qui le reçut, lui fit répéter six fois les explications qu'il lui donnait en un anglais impeccable. Les mots « techniques » par lesquels il désignait en anglais les différentes parties du mécanisme ne correspondaient nullement aux termes usités dans le jargon des garages californiens.

Carl Brisson décida alors d'apprendre l'américain.

LES JARDINS DE MICKEY

Il paraît que la Légion d'honneur de Walt Disney, dont on a tant parlé ces temps-ci, n'était qu'un vulgaire canard. Tant pis!

Les Anglais, désireux de célébrer, de leur côté, le père du dessin animé, ont trouvé un autre moyen. De magnifiques jardins, dignes du paradis des enfants du *Joueur de flûte* et qui vont être baptisés, sur l'ordre de la Municipalité de Londres: *Mickey Gardens*.

Mickey sera statufié!

“ Les hommes en blanc ”

Il passe suffisamment de films dont l'esprit est opportun ou indésirable pour que l'on applaude ceux qui mettent en valeur le devoir ou le goût du travail.

L'action des *Hommes en Blanc* se développe dans un hôpital ultra-moderne du continent américain et ne présenterait qu'un attrait de deuxième ordre sans la volonté que l'on y sent de nous mettre en confiance. Lorsque nous sommes obligés de nous soumettre aux mains des médecins ou de nous abandonner à celles des chirurgiens, ce qui pour le malade est considérablement plus angoissant, nous ne saurions éprouver autre chose de plus secourable, qu'une grande confiance.

Ce film nous apprend de quoi peut être pétrie la force à laquelle nous nous soumettons alors, et c'est dans ce but louable qu'il puise sa qualité.

N'importe lequel d'entre nous peut se rendre compte du travail, de l'attention de l'esprit de décision, du dévouement auxquels doivent, pendant de longues années, faire appel les futures gloires de la chirurgie. Pour eux, point d'autres satisfactions que celle de la tâche journalière consciencieusement accomplie et celle du progrès qu'ils apportent à la science par le seul fait que leur esprit d'observation devient de plus en plus subtil.

On peut reprocher à ces « Hommes en Blanc » de ne laisser aux femmes, dans cette production, que la place du drame.

La fiancée d'un interne renonce à ses projets matrimoniaux parce que « le patron » lui a expliqué, comme il l'a expliqué à son élève, que le mariage est incompatible avec la vie d'un jeune chirurgien qui doit se consacrer à l'hôpital. Si nous partageons les façons de voir de ce digne homme, c'est plutôt en ce qui concerne certaines installations de cabinets, prématurées pour des jeunes gens dont les études et les observations ne semblent pas avoir atteint encore assez de poids, en face d'un diagnostic.

La question du mariage est autre chose. A ce sujet, nous nous rallions à l'opinion du professeur Jean-Louis Faure. Il pense, et nous le pensons avec lui, qu'une femme de médecin ou de chirurgien peut beaucoup soutenir son mari en lui maintenant des relations et en lui apportant dans son foyer, le dérivatif dont il a besoin.

Il est vrai que la fiancée en question fait preuve d'un caractère passionné, certes, mais léger, et qu'elle mérite cette péroraison du dialogue: « Vous êtes à fouetter! »

Nous connaissons très bien maintenant les mesures aseptiques, préliminaires des opérations, parce que l'écran nous les a souvent relatées avec plus ou moins d'exactitude. Le but d'émuouvoir le public par cette ambiance, réussit pleinement et fait qu'une sorte d'angoisse étroit la majeure partie des spectateurs. Il reste à savoir si les praticiens reconnaissent, à cette mise en scène, un cachet réel de reconstitution.

La vie d'internat, sans être peinte sous l'aspect d'une « salle de garde », dans l'un quelconque de nos hôpitaux, nous apporte l'élément gai, car même en marne de souffrances, la jeunesse ne saurait perdre ses droits.

Clark Gable n'est point beau, mais sous la blouse blanche, laissant deviner une puissante plastique, joue avec beaucoup de simplicité.

Myrna Loy, malgré ses malheurs, n'est que médiocrement sympathique.



BUSTER KEATON, qui vient de venir « tourner » en France

BUSTER KEATON A “TOURNÉ” EN FRANCE

Buster Keaton est venu en France. Une foule d'admirateurs était venue le recevoir à la gare d'arrivée. Il monta sur le devant de la locomotive pour les saluer... ce qu'il fit avec un flegme imperturbable. Il est vraiment seul à avoir le secret

de ce sérieux impayable, dont l'effet est infaillible et désopilant.

Il est venu en France pour « tourner » *Le Roi des Champs-Élysées*.

Mais bien que tourné en France, ce film

est encore très américain: histoire de ballets de mille, de gangsters, batailles, poursuites, etc... Mais à la fin et pour la première fois de sa vie Buster rayonne et rit!

“ Dicktator ”

Mieux que tous les autres arts, le cinéma a une puissance d'évocation incomparable. Ainsi, lorsque le sujet se trouve en harmonie avec les faits d'actualité qui préoccupent la foule, un seul film est capable d'attirer une grande masse de spectateurs. A aucune autre époque, il n'a tant été question d'autorité du pouvoir; tout le monde sera donc fort intéressé par l'évocation sur l'écran d'une des plus curieuses figures de dictateur qui aient existé, celle ou D' Struensee qui régna sur le Danemark pendant quelques années au XVIII^e siècle. Rien n'est plus attachant que la personnalité de ce petit médecin de Hambourg qui, par un étonnant hasard, fut présenté au nouveau roi du Danemark et parvint par son énergie et sa volonté de dominer à acquiescer la confiance de ce jeune souverain débauché et simple. Bien avant la Révolution française, Struensee, qui était lecteur assidu des écrivains sociaux de son temps fit preuve dans ses réformes d'une hardiesse d'esprit qui devança singulièrement son temps.

Aujourd'hui, le D' Struensee, qui était d'origine allemande, est considéré au Danemark comme un héros national. *Diktator*, la première production des Teplitz Productions de Londres, dont l'exclusivité pour la France a été acquise par les films P.J. de Venloo, fera revivre d'une façon saisissante l'aventure de Struensee dont le personnage est incarné par M. Clive Brook qui se surpasse dans cette nouvelle production; sa partenaire, la jeune reine Caroline, est M^{lle} Madeleine Carrol.

Le film, qui est actuellement terminé, sortira au début de février.

Les films français de 1934

Entre le 1^{er} octobre 1933 et le 31 décembre 1934, cent quarante-huit films français importants ont été tournés.

Sur ces 148 films on compte: 67 adaptations de pièces de théâtre, 32 adaptations de romans ou nouvelles, 49 scénarios originaux.



MADELINE CARROL dans « Diktator »



UNE SCÈNE DU FILM « LES HOMMES EN BLANC »



ANNA STEN dans un film tiré d'un roman de Tolstoï



CLARK GABLE dans « Les hommes en blanc »

Miroir aux alouettes

« Jeunes filles et jeunes gens très distingués, physique agréable, demandés par importantes firmes cinématographiques, pour tourner rôles de premier plan... »

Je me suis présenté à l'adresse indiquée par cette alléchante demande, raconte M. Louis Brunet, dans l'*Aube*.

Dans l'antichambre, une quinzaine de braves gens. Confidences éternelles: argent, illusions, mais vivre d'abord.

A mon tour. Derrière des lunettes bleues, un Levantin ou quelque chose d'apparent. A peine poli jusqu'à la minute où je déclare être prêt à consentir des sacrifices.

Le bonhomme se livre à de délicates considérations sur le cinéma et ses horizons. Mais c'est un art. On ne l'aborde pas sans travail. De ce travail, il se charge. Il commence par demander un «acompte» de quelques centaines de francs pour travail d'administration: frais de dossier, photos, etc., etc... et il tend une feuille d'engagement de payer beaucoup plus pour les conseils et les leçons.

Le programme des leçons? on étudie « sous le contrôle d'artistes perfectionnés — émotion finie, par excellence, et diplômés », l'art des « différenciations émotionnelles » entre les individus, émettant fines émotions grossières les expressions spéciales de l'homme, les états mentaux, l'extinction religieuse!

J'ai souri bêtement.

L. Brunet n'était pas « poire ». Mais ces 15 qui faisaient antichambre, et son éché leur bel argent et... leur rôle de premier plan ne valaient rien!